

Un jour les trains cessent de passer. Et puis vient une équipe d'ouvriers. Six ou sept hommes descendent d'un camion, avec des casques jaunes. Ils commencent à démonter les voies. Je les regarde d'ici. Je les regarde travailler. Ils travaillent jusqu'à six heures. Ils s'en vont avant que sortent les ouvriers de la Glaxo. Ils laissent de grands fûts enflammés, pour dévier la circulation. Quand ils s'en vont, je ferme le salon de coiffure.

Alors je commence à rêver de trains. De trains qui déraillent. Ils se balancent, avant de tomber. Ils brisent les rails. Ils lancent des étincelles. Et puis vient ce bruit, avant l'arrêt total, si strident. Il agace les dents. Il remue. Comme la lame du rasoir quand elle passe dans la région de la nuque, et que les têtes tressaillent, les dos tressaillent, et, peu importe que ce soit Bicho Souza ou le vieux Berman, les dos sont secoués comme les wagons d'un train qui sort de ses rails. Frisson, on appelle ça. Et puis il y a comme un feu, dans la nuque. Et le picotement de la brosse, talquée, autour du cou. Et un calme inaltérable.

L'après-midi est chaud, ce samedi. Les ouvriers ne travaillent pas, en face. Mais les grands fûts, noircis, alimentent un feu qui le jour semble ne pas exister. Je bois du maté avec mon père. L'ambulance municipale tourne à toute allure à l'angle de la boucherie Souza, elle s'arrête devant la maison des Barrios. Je regarde, le maté à la main, par la porte vitrée. Deux médecins descendent. L'un se dirige vers la maison, la mère de Miguelito l'accueille. L'autre sort le brancard et entre en le poussant. Mon père, voûté dans un coin, étranger et vieux, consumé comme un os décharné, lâche : Dépêchez-vous avec le maté. Quelques minutes plus tard, les hommes ressortent avec le brancard. La mère de Miguelito a une crise de larmes. Juan Moyano, l'entourant de ses bras, la retient. Miguelito Barrios fait route une nouvelle fois, en ambulance, vers l'hôpital.